

des auteurs et des œuvres cités » qui, on le regrettera, n'a aucune prétention à l'exhaustivité. Heureusement, la table des matières est extrêmement précise. Les pages de J.-D. Dubois sur le gnosticisme, qui caractérisent fort bien les mouvements valentiniens, basilidiens et séthiens notamment, seront une révélation pour beaucoup. Mais on n'aurait aucune peine à monter en épingle d'autres chapitres tout aussi bien venus. Bref, voici un livre appelé à rendre les plus distingués services. Il a, au premier rang, sa place dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à la littérature chrétienne. Puissent les éditeurs trouver la force et le courage de donner bientôt au public un tome III d'aussi bonne cuvée !

Jacques SCHAMP

Simon C. MIMOUNI et Bernard POUDERON (Dir.), *La croisée des chemins revisitée. Quand l'« Église » et la « Synagogue » se sont-elles distinguées ?* Actes du colloque de Tours 18-19 juin 2010. Paris, Le Cerf, 2012. 1 vol. 14,5 x 23,5 cm, 388 p. (PATRIMOINES. JUDAÏSME ANTIQUE). Prix : 30 €. ISBN 978-2-204-09842-7.

En 70 de notre ère, la destruction du second Temple provoqua le déclin irrémédiable voire l'élimination des sadducéens, esséniens et zélotes, et favorisa l'essor des pharisiens, mais aussi celui de leurs adversaires chrétiens qui se réclamaient au contraire du pouvoir des prêtres. Le *verus Israel* et son héritage seraient désormais revendiqués par des chrétiens adorateurs du Messie et des juifs attachés à la *Torah*, sous la houlette de leurs rabbins. Longtemps dominante, cette représentation schématique n'est pas, comme le montre Simon C. Mimouni, à l'abri de la critique. Le présent recueil fournit la démonstration sous la forme de quinze contributions. On a fait observer, par exemple, que les groupes étaient sensiblement plus mélangés qu'on ne l'a cru, comme l'atteste par exemple la disposition des tombes ou l'emploi des édifices de culte (A. Destro-M. Pesce, *From Jesus Movement to Christianity. A Model for the Interpretation. Cohabitation and Separation of Jews and Christianity*). Trois articles roulent sur l'Évangile de Matthieu, issu d'un groupe de judéo-chrétiens qui devaient logiquement mettre en œuvre une surenchère face à des rivaux comme les pharisiens (D. Marguerat, *L'Évangile de Matthieu et le judaïsme : un conflit de frères ennemis* ; E. Lupieri, *What Parting of Which Ways ? The Gospel of Matthew as a Study Case*, et E. Cuvillier, *Le paradigme du déplacement dans le processus de séparation entre l'évangile de Matthieu et le judaïsme du I<sup>er</sup> siècle*). Même si les autorités romaines distinguaient soigneusement juifs et chrétiens, les intéressés eux-mêmes, au contraire, sans compter les gnostiques, restaient conscients de la parenté qui les unissait, ainsi que le rappelle B. Pouderon (*Judaïsme et hérésie : étude sur les thèmes de l'exclusion chez les écrivains chrétiens du I<sup>er</sup> siècle*). Selon D. Boyarin (*Once again Birkat Hammimim Revisited*), la malédiction lancée dans les synagogues palestiniennes contre les chrétiens, tenus pour hérétiques, ne remonte pas aussi loin qu'on l'a dit, par exemple au I<sup>er</sup> s., mais est pratiquement inexistante avant le III<sup>e</sup> s. Au demeurant, des stéréotypes antijuifs se glissent dans les traditions relatives à la Passion, en particulier à la fin de l'Antiquité (P. Piovanelli, *De l'usage polémique des récits de la Passion, ou Là où les chemins qui auraient dû se séparer ont fini par se superposer*). Suivant J. Costa (*Le marqueur identitaire de la circoncision chez les rabbins de l'Antiquité*), certains juifs, notamment les juifs hellénisés, voyaient dans la

circconcision un obstacle à l'intégration dans le monde gréco-romain ; après le soulèvement de Bar Kochba, qui eut peut-être maints traits d'une guerre civile, le rite prit la signification d'une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes et fournit aux rabbins un excellent marqueur identitaire. G. Dorival (*La Bible, un canon partagé ou des canons séparés ?*) s'interroge sur les différences entre le Tanak juif (acronyme désignant la Torah, les Prophètes et les Écrits) et l'Ancien Testament chrétien. Jusque vers 200, juifs et chrétiens paraissent avoir eu pratiquement le même canon. Chez les premiers, la tripartition a eu lieu après l'achèvement de la Mishnah. La recherche de Claire Clivaz (*Jacob and Jesus in Alexandria as a Test-Case: « The Eldest Angel » and « The Mystic Angel »*) porte sur les interprétations du combat de Jacob avec un homme ou un ange dans Gn 32,25-31. Le passage n'est pas repris dans la littérature chrétienne avant Justin (*Dial.*, 125, 3-5). L'adversaire de Jacob ne pouvait être identifié avec un ange, comme chez Justin, qu'après l'établissement solide d'une théologie du Logos. Annette Yoshiko Reed (*Parting Ways over Blood and Water? Beyond « Judaism » and « Christianity » in the Roman Near East*) souligne que l'usage fréquent de termes comme *ιουδαϊσμός* ou *χριστιανισμός* forgés par Ignace ne date que du III<sup>e</sup> s. Par ailleurs, le Proche-Orient romain antique connaissait de multiples rites centrés sur l'eau et sur le sang dans leurs rapports avec la pureté et avec la naissance. Il valait la peine d'examiner de près le traitement que leur réservent la Mishnah Niddah, la *Didascalia apostolorum* et les *Homélies* pseudo-clémentines. En rappelant que, pour Eusèbe, judaïsme et christianisme s'opposent, S. Morlet (*Le « reste d'Israël » selon Eusèbe de Césarée : théologie, exégèse et histoire d'une catégorie frontalière*) prouve que « le reste d'Israël » mentionné dans la *Démonstration évangélique* et le *Commentaire sur Isaïe* représente l'ensemble des juifs qui ont cru au Christ et constitue le chaînon nécessaire pour assurer la transmission de la vraie piété. Le grief de « judaïser » formulé au IV<sup>e</sup> s. marque-t-il une étape nouvelle dans la distinction entre les deux religions ? Comme l'a montré A. Le Boulluec (*Arius Judaizans ? Crise de mutation et signe de séparation*), sous la plume acérée d'Athanase, le mot « juif » sert à fustiger les Ariens, qui sont assez souvent aussi rapprochés des philosophes polythéistes, mais tout contact entre juifs et chrétiens n'était pas nécessairement à exclure dans l'Égypte du temps. L'auteur de la *Première Apocalypse de Jacques*, un document valentinien à fond judéo-chrétien (R.M. Edwards, *Jewish Christianity Revisited : The Jewish Christian Background of the First Apocalypse of James*), puise à pleines mains dans les traditions apocryphes chrétiennes et les pseudépigraphes juifs ; le thème du martyr, celui de Jésus puis celui de Jacques, sert à asseoir l'autorité du message. Le contenu d'un texte comme celui-ci est en contradiction avec l'idée trop répandue que les textes gnostiques doivent nécessairement rejeter le judaïsme. Apparemment, la question de l'identité religieuse continuait à se poser dans la Syrie du IV<sup>e</sup> s., comme l'indique D. Côté (*Le problème de l'identité religieuse dans la Syrie du IV<sup>e</sup> siècle. Le cas des Pseudo-Clémentines et de l'Adversus Judaeos de saint Jean Chrysostome*). Dans les années 380, Antioche devait renfermer une communauté juive puissante dont les rites spectaculaires exerçaient une forte influence sur les chrétiens hésitants. La littérature disponible en témoigne. On peut ainsi établir un lien entre les Pseudo-Clémentines, les *Constitutions apostoliques* et la série des discours de Jean. Les conclusions de M.-Y. Perrin (*Latet dolus in generalibus*) dégagent les apports principaux de ces diverses études. Dans la plupart des

régions, le processus de séparation est achevé au tournant des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. Spécialistes du monde juif antique et de l'histoire des origines du christianisme ont dialogué ici dans une perspective rigoureusement scientifique. Chaque article est lesté d'une abondante bibliographie. Des contributions paraîtront certes un peu difficiles d'accès au profane. Toutefois, des rencontres de Tours sort un recueil parfaitement élaboré portant sur quatre siècles de littérature religieuse. De toute évidence, il a sa place dans toutes les bibliothèques d'histoire des religions. Jacques SCHAMP

Matthias BECKER, *Eunapios aus Sardes. Biographien über Philosophen und Sophisten. Einleitung, Übersetzung, Kommentar*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 667 p. (ROMA ÆTERNA, 1). Prix : 82 €. ISBN 978-3-515-10303-9.

Curieusement, pour aborder l'ouvrage difficile d'Eunape de Sardes, on pouvait jusqu'ici compter sur l'édition critique de G. Giangrande (1956) et sur des traductions en anglais (W. Cave Wright, 1921), en français (O. D'Jeranian, 2009) et en italien (M. Civiletti, 2007), assortie d'une précieuse annotation, mais sur rien d'important dans la langue de Goethe. Pour sa thèse de doctorat, M. Becker s'est engagé à fournir à la fois la traduction allemande (p. 78-143) et le commentaire de l'œuvre (p. 144-569). Le reste du volume est occupé par une introduction fort importante, sur laquelle je reviendrai, et par les appendices d'usage, une bibliographie extrêmement riche (p. 570-618), un index des passages cités et des noms propres. La version allemande est pratique à plus d'un égard. M. Becker l'a divisée en sections munies d'un sous-titre (avec renvoi systématique à l'édition de Giangrande). Du même coup, il fournit un plan du traité d'Eunape. On ne lui reprochera pas une minutie amplement justifiée. Semblablement, le commentaire, fondé sur l'édition de Giangrande, ne laisse rien dans l'ombre. Tout en utilisant régulièrement celui de Civiletti et en mettant à profit à l'occasion les subtiles recherches de M. Steinrück, par exemple, il suit phrase après phrase le texte grec de la seule édition critique disponible, reproduit comme un lemme et lesté aussi de la référence idoine. Une des tâches du commentateur est de rendre justice à l'œuvre à laquelle il s'attache. Bien qu'il soit tenu à juste titre pour un adversaire du christianisme, Eunape, curieusement, ne cite jamais les traités de ses prédécesseurs et coreligionnaires, le *κατὰ τῶν χριστιανῶν* de Porphyre et le *Contra Galilaeos* de Julien. On n'a aucune peine à rassembler les thèmes qu'il affectionne, polémique contre les empereurs chrétiens, mort cruelle des princes ou hommes politiques complices, critique acerbe du monachisme grec et égyptien, et du culte des martyrs et des reliques, athéisme des chrétiens, aversion pour leur culte, donné comme obscur, conflit de civilisation entre paganisme et christianisme, comparé à la gigantomachie. Pour essayer d'endiguer la déferlante chrétienne de plus en plus forte sous Théodose, Eunape avait tout intérêt à mettre l'accent sur les pratiques des survivants païens, surtout les philosophes qui, loin de se claquemurer dans leurs classes, n'hésitaient pas à se montrer sur la place publique. On décèle chez lui des traits caractéristiques qui l'inscrivent dans une longue tradition de biographies philosophiques remontant, *via* Porphyre et Sotion, aux V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. et à Socrate. Toutefois, on se trouve devant une sorte de biographie collective, qui n'avait pas pour but principal de répliquer au christianisme, mais de faire ressortir le rôle de Chrysanthé, le maître de